

PROLOGUE

Matilda, 1943

La terre n'est pas plate. J'en suis sûre, maintenant. Je me demande comment on peut s'imaginer que le monde est autre chose qu'un fouillis de collines, de montagnes, de prairies et de vallées, qui nous empêchent de voir trop de choses à la fois. Les tours, les murs et les clôtures construits par l'homme éclipsent les terres en contrebas, cachant une vérité que la plupart des gens sont incapables de comprendre, mais le fait de savoir que cette vérité existe laisse la voie libre à mon imagination pour envisager le pire.

Je viens souvent ici. C'est le point culminant de la ville, un endroit connu, où l'on venait profiter de la vue autrefois. Aujourd'hui, la plupart des gens s'y rendent dans le seul but de voler un bout du paysage avant de le reproduire sur une toile ou dans un film. Être entouré de tant de beauté est rare depuis que notre pays est au cœur d'une guerre interminable. Il n'y a pas un seul autre endroit au monde où l'on peut se tenir devant un château abandonné du XI^e siècle, au beau milieu d'une nature tout en camaïeu de verts, et observer des cendres de restes humains s'élever vers un ciel à l'agonie.

Je prie pour que ce ne soit pas lui. Chaque jour, je prie plus intensément que la veille. Nous ne sommes pas censés savoir de quoi est faite cette fumée, et encore moins autorisés à ne

serait-ce que supposer ce qui est à l'origine de l'odeur âcre qui a envahi la petite ville. Bien sûr, sans être capable de reconnaître cette odeur, personne ne peut se poser les bonnes questions, à moins d'avoir un lien avec quelqu'un qui ait pénétré dans l'enceinte du camp. Moi, j'aimerais pouvoir oublier à jamais les mots qui permettent de décrire les atrocités perpétrées à un kilomètre de là. L'ignorance n'est pas un crime. Aujourd'hui, c'est même une bénédiction temporaire.

Grace

2018

Ça se voyait tout de suite, la relation mère-fille entre nous. Nous avons les mêmes yeux d'un bleu lumineux, le même regard profond, mais j'ai toujours pensé que les siens étaient plus pétillants que les miens. Peut-être était-ce simplement comme ça que je la voyais. Nous avons aussi l'habitude de porter nos cheveux de la même façon, longs et détachés. Ils étaient d'un même blond cendré et retombaient naturellement sur nos épaules en boucles épaisses. Je pense que c'est ce qui a été le plus difficile pour elle, de renoncer à ses cheveux, à son atout principal, et ce au profit de la science et de la médecine. Depuis, je n'ai jamais réussi à laisser pousser les miens aussi long que les siens, je me sens coupable. Alors je les garde à hauteur d'épaules, pas plus. Je redresse la photo épinglée sur le mur au-dessus de mon bureau et envoie un baiser silencieux à ma mère.

—Qui veut aller au Lucky Brew dans une dizaine de minutes ? propose à la cantonade une voix dans le box d'à côté.

C'est Brian, un collègue dont la voix porte très loin dans l'open space. C'est toujours lui qui lance ce genre d'invitation. Une succession de réponses, allant de « J'arrive »,

« Ça marche », à quelques protestations ou refus, résonne dans l'espace vitré dans lequel, la plupart du temps, je me sens prise au piège.

Je baisse les yeux sur mon dessin et essaie de relâcher mes épaules. Il est temps de me séparer d'une nouvelle partie de mon œuvre. Quand je termine un dessin pour un client, c'est comme si j'enroulais une partie de mon esprit et que je la glissais dans un tube sans fond. Avant d'aller à l'université, j'avisais ma carrière d'architecte bien différemment de ce que je vis actuellement. Je pensais que je travaillerais en face-à-face avec des clients, pour leur présenter, sur papier, le fruit des heures de réflexion et de stratégie que j'allais passer sur un projet. Au lieu de ça, je transmets des tubes et je ne suis qu'un intermédiaire silencieux, guère plus qu'une simple machine qui génère un produit. Je ne pense pas que ce soit exagéré d'avoir envie d'un peu plus que ça, surtout après avoir investi près de dix ans de ma vie dans cette entreprise. Mais c'est comme ça pour le moment.

— Grace, tu viens avec nous, pour une fois ? demande Brian en frappant le rail métallique du connecteur mural du plat de la main.

Il me pose la question uniquement par politesse. Le Lucky Brew est un bar fréquenté surtout par des étudiants, qui sentent la bière moisie, les toilettes sales et les ordures. Pour une raison que je ne m'explique pas, tous les hommes employés dans cette entreprise ont l'air de considérer cet endroit comme leur résidence secondaire.

Je rassemble les trois tubes posés sur mon bureau et visse le couvercle sur le dernier. Il me faut prendre sur moi mais je souris à mon tour, par souci de bienséance.

— Merci pour l'invitation mais j'ai pas mal de choses à faire ce soir, dis-je.

Brian glousse et lève les yeux au ciel. Je suis bien certaine que tout le monde sait pertinemment que je n'ai rien de prévu ce soir,

mais plutôt aller me faire arracher une dent que de passer une minute de plus avec ces types, que je vois déjà tous les jours.

Je ramasse les trois tubes de plans et file vers le bureau de Paul. Son bureau, c'est celui avec la pancarte écrite à la main, collée sur sa plaque, qui dit : « Patron de l'année ». Je m'éclaircis la gorge et de trois doigts pianote contre la vitre.

— Tu as une minute ?

Paul fait pivoter sa chaise, se penche en arrière et croise les mains derrière la nuque. Le plafonnier fluorescent se reflète dans ses cheveux noirs gominés. Il m'adresse un grand, très grand sourire.

— Pour toi, Grace, j'ai tout le temps du monde.

Je m'installe dans le fauteuil en cuir à dossier droit, parallèle à son bureau, et je me lance.

— Je voulais parler du poste d'architecte de niveau intermédiaire.

Je me retourne et vais refermer la porte de son bureau pour essayer d'avoir une conversation en privé, ce qui semble toujours impossible dans cette boîte.

— Paul, continué-je, je travaille ici depuis douze ans et tous les deux on sait très bien que j'ai les compétences et l'expérience requises pour ce poste.

Les bras de Paul tombent sur son bureau, ses doigts se pressent les uns contre les autres et, oubliant son attitude décontractée, il prend un ton formel.

— Je sais que tu as envoyé ta candidature pour ce poste, dit-il.

— Oui, mais je voudrais bien savoir où ça en est.

— Je comprends, répond-il en inspirant bruyamment par le nez.

Paul doit avoir un ou deux ans de plus que moi, maximum, et c'est lui qui dirige le cabinet, ce qui devrait définir son niveau d'expertise. Nous avons tous deux obtenu un diplôme d'architecte à l'université et travaillons dans ce domaine depuis notre sortie de fac. Nous ne sommes donc pas bien différents l'un

de l'autre, sauf que moi, je suis généralement là avant lui le matin, et la dernière à partir le soir, aussi, et pas parce que je suis moins efficace que lui dans mon travail.

—Écoute, Grace, je ne veux pas te donner de faux espoirs pour ce poste. Nous avons reçu beaucoup de très bonnes candidatures et la décision va être difficile à prendre.

—Des candidatures internes ? m'enquis-je.

—Non, mais je dois traiter tous les candidats sur un pied d'égalité, comme tu le sais.

Je dois réprimer une folle envie de m'esclaffer : si quelqu'un n'entend rien au terme « pied d'égalité », c'est bien lui ! Le manque de diversité et le fait que je sois la seule femme architecte dans ce cabinet ne parlent d'ailleurs pas en sa faveur.

—Je vois.

—Ne te décourage pas, Grace. Je ne peux vraiment pas t'en dire plus pour le moment.

—OK. Très bien, Paul.

Sur ces entrefaites, je me lève et dépose les tubes de plans sur son bureau.

—Eh bien bonsoir, Paul.

—Grace, tu es sûre que ça va ?

Son expression n'a pas changé, son visage s'est figé depuis qu'il m'a expliqué pourquoi je ne devais pas nourrir de faux espoirs, mais pas me décourager non plus.

—Parfaitement bien, dis-je avant de quitter son bureau.

Ce n'est que lorsque je suis enfin sortie du bâtiment et entrée dans le métro que la colère monte en moi. Je sais que je ne serai jamais éligible à une promotion tant que je serai en concurrence avec les types avec lesquels Paul boit des coups tous les soirs. J'ai été patiente, j'ai travaillé dur, mais j'ai l'impression d'être en roue libre la plupart du temps, emportée dans une course qui ne mène nulle part.

Certes, rien ne m'empêche de postuler pour d'autres postes en ville. Boston compte des tas de cabinets d'architectes,

mais tous le temps et l'énergie que j'ai consacrés à Carmello Designs semblent ne rien valoir.

Je continue à ruminer, perdue dans mes pensées, jusqu'au moment où je passe la porte de mon immeuble de Beacon Hill. Je m'arrête devant la boîte aux lettres. Une partie de moi aimerait ignorer la pile de factures qui m'attendent probablement à l'intérieur, mais j'ai commandé un nouveau câble pour mon chargeur de téléphone et j'en ai vraiment besoin. Il devait arriver aujourd'hui.

La boîte aux lettres est pleine à craquer. Je sors l'ensemble du courrier, j'ai besoin de mes deux bras. Essayer d'arranger le tout en une pile me prend un certain temps, et soudain mon attention est attirée par une enveloppe lourde, de grand format. Apparemment, ça vient d'une étude notariale.

Tandis que je monte les trois étages qui mènent à mon studio, mon estomac se noue. Je tâtonne un moment avec la clé avant de réussir à ouvrir la porte. Je dépose l'ensemble du courrier sur la table ronde en verre de la salle à manger et me saisis de l'enveloppe jaune moutarde, que j'ouvre en la déchirant d'un coup.

Les sirènes des voitures de police hurlent à ma fenêtre et ma centrale Smart Home clignote pour m'avertir que j'ai reçu un colis. Mais plus rien n'a d'importance : je lis la première ligne de cette lettre une fois, deux fois.

Chère madame Laurent,

Nous espérons que cette lettre vous trouvera en bonne santé.

L'office notarial Straus & Straus a été retenu pour s'occuper du testament des biens ayant appartenu à Matilda Ellman, dont vous êtes la bénéficiaire. Il a été établi que vous êtes la petite-fille biologique de Mme Ellman, et, par voie de conséquence, partie éligible pour réclamer les biens susmentionnés.

Plusieurs options s'offrent à vous pour le transfert de propriété du bien immobilier ayant appartenu à Mme Ellman. Puisque vous résidez aux États-Unis, nous vous offrons notamment la possibilité de procéder à la signature des documents par voie électronique.

Nous vous remercions de bien vouloir nous contacter dès que possible afin que nous puissions discuter de la manière d'avancer dans ce dossier.

Je vous prie d'agréer, Madame, l'expression de mes sentiments distingués.

Brigitte Cora

Notaire

Konrad-Adenauer-Straße

1080A 85221 Dachau, Allemagne

+49 8131 300020

Les jambes coupées, je me laisse glisser sur le canapé. Heureusement que j'étais juste à côté, sinon je serais tombée par terre.

Matilda Ellman. Je n'ai jamais entendu ce nom-là. Ma mère a passé sa vie à rechercher ses parents biologiques, mais on lui a dit que la probabilité de retracer sa lignée était presque impossible puisqu'elle était arrivée aux États-Unis en tant qu'immigrée orpheline. Elle n'avait même pas de nom quand elle a quitté l'Europe ! C'est pendant la traversée qu'un nom lui a été attribué. N'avoir jamais réussi à obtenir de réponse aux questions qu'elle s'est posées toute sa vie sur sa famille, ses parents, ses origines, c'est ce qui a été le plus dur à accepter, surtout quand elle est tombée malade. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'aider, mais je ne savais pas du tout par où commencer les recherches, et tout semblait toujours trop loin, trop compliqué.

Bon, si ça se trouve, ce n'est qu'une sorte d'arnaque. En fait, je suis quasiment certaine que c'est un canular.

En fouillant dans le reste de la pile de courrier, je tombe sur une carte en noir et blanc de la ville de Dachau, avec une adresse écrite en haut, et une carte de visite du cabinet d'étude agrafée dans le coin. Dans l'enveloppe il y a aussi un dossier, relié, comprenant des documents photocopiés et de pages manuscrites. Tout est en allemand, une langue que je ne connais absolument pas.

C'est une mauvaise plaisanterie, forcément. J'ai besoin de croire au canular, ne serait-ce que pour me préserver.

Je plonge la main dans la poche de mon manteau et je sors mon téléphone en maugréant. Le numéro de mon père tarde à s'afficher dans mes contacts. Voilà bien quatre mois qu'on ne s'est pas parlé. Cela dit, ça aurait tout aussi bien pu faire encore plus longtemps. Depuis qu'il a sa nouvelle famille, il n'a pas souvent l'air de se rappeler qu'il a une fille aînée. Mais voilà bien longtemps que j'ai appris à ne plus attendre grand-chose de lui, ayant assisté au lent délitement du mariage de mes parents, depuis mon plus jeune âge jusqu'à un an avant qu'on diagnostique un cancer du poumon chez maman.

Mon père décroche avant la deuxième sonnerie.

— Grace, c'est toi ?

Sa question me fait me demander si mon nom figure dans sa liste de contacts.

— Oui, papa, c'est moi. Je t'appelle parce que j'ai une question à laquelle, j'espère, tu pourras répondre.

En réalité, je doute qu'il me soit d'une aide quelconque puisque c'est moi qui me suis assise avec maman pendant des années tandis qu'elle essayait de retrouver la piste de sa famille. Il doit y avoir des échantillons de son ADN dans tous les laboratoires de génétique du pays, vu le nombre de façons dont elle a essayé d'obtenir des informations. Il n'y a jamais eu le moindre résultat de ce côté-là.

— Grace, que se passe-t-il ? Tu as l'air affolée.

Je suis étonnée qu'il se souvienne à quoi ressemble ma voix quand je suis inquiète mais je ne suis pas d'humeur à me chamailler avec lui.

— Papa, j'ai reçu une drôle de lettre d'un notaire basé à Dachau, en Allemagne, indiquant que je suis l'héritière d'un bien immobilier laissé par une certaine...

Mes yeux se posent sur la lettre qui tressaute sur mon genou.

— ... Matilda Ellman. Apparemment, quelqu'un m'aurait identifiée comme sa petite-fille biologique.

— Ah. Matilda Ellman, attends voir... répond papa, comme s'il feuilletait un catalogue de noms dans sa tête. Jamais entendu parler. Tu as dit Dachau, en Allemagne ?

— Oui, c'est là que se trouve l'office notarial. Il y a aussi une deuxième adresse sur une carte, à Dachau elle aussi. J'imagine que c'est là que doit se trouver le bien en question.

Un long soupir s'échappe de ses poumons.

— Bon sang, Grace, je ne sais pas quoi te dire, ma chérie. Tu devrais faire des recherches, et avant tout appeler l'étude du notaire pour obtenir des informations plus précises. Là, j'avoue que je ne vois pas quel autre conseil te donner.

— OK. Bon, je te tiendrai au courant si j'obtiens des informations intéressantes. J'espère que tout le monde se porte bien chez vous. À plus, pa...

— Grace, m'interrompt mon père, m'empêchant de mettre un terme à la conversation, est-ce que ça te dirait de venir dîner à la maison un de ces jours ?

Je vais accepter, il ne me rappellera jamais pour fixer une date ou une heure, et si c'est moi qui les lui suggère, il ne se présentera pas à la date et à l'heure convenues.

— Avec plaisir, papa. Appelle-moi quand tu seras libre.

— Ça marche, ma chérie. Passe une bonne nuit et essaie de ne pas trop t'inquiéter. Ta mère s'est rendue malade avec cette histoire.

Mes joues brûlent de frustration et je raccroche sans tarder, avant de dire quelque chose que je pourrais être amenée à regretter.

Je pose les papiers sur le bureau et allume mon ordinateur. En attendant que le moteur de recherche se mette en route, je feuillette à nouveau le contenu du dossier. L'un des rapports photocopiés provient de la base de données nationale d'ADN. Il contient un tas d'informations indéchiffrables au premier regard, un vrai charabia.

Je ferme les yeux, respire profondément et essaie de recentrer mon attention sur la première section de la feuille, intitulée : « Maternal Haplogroup ». En dessous se trouve une liste de noms, dont ceux de maman et de Matilda Ellman. À l'exception de ma mère, les autres sont tous originaires de la région de Bavière, en Allemagne. Je me tourne vers l'ordinateur et tape le nom de Matilda Ellman dans la barre de recherche, suivi de « Dachau, Allemagne ». Mes yeux s'écarquillent en faisant défiler la liste des articles à choisir. Je ne vois aucune mention de Matilda Ellman, mais sur presque tous les liens, impossible d'éviter le sujet de Dachau, connu principalement pour avoir accueilli le premier camp de concentration établi pendant l'Holocauste. Le bien dont je vais hériter se trouve donc dans cette ville.

Avant de cliquer sur l'un des liens, j'imagine le pire, mais mon imagination n'aurait pu me préparer à ce qui s'affiche bientôt sur l'écran. La question qui me vient tout de suite à l'esprit est de savoir si des gens vivent encore dans cet endroit. La réponse n'est pas difficile à trouver : des gens ont vécu et vivent toujours dans cette ville de moins de trente-cinq kilomètres carrés, où pourtant plus de trente mille personnes ont trouvé la mort.